

Les Cahiers  
du CRH

## Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

43 | 2009

Hommage à Jacques Ozouf

---

### Les enquêtes collectives

Une utopie scientifique ?

Marie-Laurence Netter

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3494>

DOI : 10.4000/ccrh.3494

ISSN : 1760-7906

#### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 25 janvier 2009

Pagination : 11-17

ISSN : 0990-9141

#### Référence électronique

Marie-Laurence Netter, « Les enquêtes collectives », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 43 | 2009, mis en ligne le 16 novembre 2011, consulté le 07 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3494> ; DOI : 10.4000/ccrh.3494

---

Ce document a été généré automatiquement le 7 mai 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

# Les enquêtes collectives

Une utopie scientifique ?

Marie-Laurence Netter

---

- 1 Après avoir été pendant les années soixante l'horizon indépassable de tous les chercheurs, les enquêtes collectives sont tombées en disgrâce : trop lourdes à mettre en œuvre et souvent difficiles à conclure. Sans doute avait-t-on trop investi dans cette forme de recherche pour ne pas être aujourd'hui très méfiant, mais un jugement purement négatif serait aussi une grave erreur et occulterait les apports considérables de cette forme d'enquête dans la conception même de la recherche. L'idéal collectif a puissamment aidé à la conception de nouvelles recherches : nouveaux objets et nouvelles présentations.
- 2 Le titre de ma communication n'est donc pas une vaine provocation, mais le résultat de mon expérience en tant que participante à des enquêtes collectives et un hommage à Jacques Ozouf qui fut un grand directeur d'enquêtes collectives sur lesquelles il portait un regard à la fois idéaliste et lucide. Idéaliste, parce que dans la lignée des fondateurs des *Annales*, il croyait profondément au caractère fécond de ce type de recherches où les regards se croisent, mais très lucide aussi car il savait la difficulté à faire coexister des chercheurs qui n'avaient pas le même statut.
- 3 Beaucoup de choses ont déjà été dites et écrites à propos des enquêtes collectives et de leur pratique au Centre de Recherches Historiques, notamment au moment du cinquantenaire<sup>1</sup> et l'aspect égalitaire, et donc utopique de ce type de recherche, avait déjà été souligné par Paul-André Rosental, notamment à propos de la signature de l'ouvrage final. Ce problème pourtant n'en a pas toujours été un, alors que l'ambition même de la recherche collective, celle d'une histoire globale et complète de la question étudiée a toujours pesé sur la conduite de l'enquête, sans être vraiment résolu. Jacques Ozouf savait les ambiguïtés et les difficultés de la recherche collective, mais il était prêt à les affronter parce que ce type d'histoire, précisément fondée sur l'enquête, le passionnait.
- 4 Jacques Ozouf fut, avec François Furet, le maître d'œuvre de deux grandes enquêtes, « L'alphabétisation des Français » et « Rouges et Blancs ». La première s'inscrit dans la lignée de sa grande enquête auprès des instituteurs, la seconde devait répondre à la curiosité de ce passionné de la vie politique française et fin connaisseur de la carte

électorale. Il n'aura échappé à personne que le sujet de ces deux enquêtes porte la marque de Jacques Ozouf bien plus que de François Furet. Il me semble que pour comprendre en quoi elles sont emblématiques de la recherche collective, de ses apports et de ses limites, il faut replacer leur problématique et leur déroulement dans l'histoire plus générale des enquêtes et leurs directeurs dans la lignée des grands historiens qui, avant eux, se sont lancés dans l'aventure.

- 5 François Furet et Jacques Ozouf étaient de grands amis mais leur collaboration sur des enquêtes collectives étaient, à mes yeux, plutôt surprenante. François Furet, à cette époque très impliqué dans la vie institutionnelle de l'École<sup>2</sup> et plus largement de l'Université, avait déjà une vision assez intellectuelle, et même conceptuelle, de la recherche. Jacques Ozouf en avait une approche beaucoup plus pragmatique. Au départ d'ailleurs, Furet dirigeait une enquête sur l'alphabétisation et Ozouf une autre enquête sur les petites écoles et la scolarisation de la France ; ce n'est qu'au bout de quelque temps que les deux séminaires se sont réunis et que la recherche est devenue commune. Mais ils ne l'abordaient pas de la même manière. François Furet avait un modèle dont il cherchait à prouver la pertinence, à la manière d'un Lucien Fèbvre ; plus attaché aux idées, me semble-t-il, qu'à la réalité des faits, il voulait montrer, dans la perspective d'Ivan Illich auteur d'*Une société sans école*<sup>3</sup>, que l'alphabétisation n'était pas liée à l'école, encouragé en cela par la première place des Hautes-Alpes, championne de l'alphabétisation masculine dans les statistiques Maggiolo alors qu'elles n'ont pas d'écoles ! Mais le modèle n'en est pas un, les Hautes-Alpes sont une exception, liée à un mode de vie qui jette les jeunes gens sur les routes à la belle saison. En revanche, sur le terrain étudié sous la houlette de Jacques Ozouf, se révèle une variété infinie de type d'écoles, qu'il nommera « l'école en miettes » et qui évoque si bien la diversité des instituteurs et des manières de faire l'école à une époque où nulle loi n'en régissait l'organisation. Il me semble que l'ouverture et la curiosité intellectuelles de Jacques Ozouf ont grandement contribué à la mise en évidence de cette diversité que chacun constatait sur le terrain. Le dialogue permanent entre les deux dirigeants de l'enquête a permis la fusion du modèle et des réalités, et débouché sur une synthèse d'une rare densité. La frustration de ceux, et surtout celles, qui avaient apporté leur contribution à l'édifice a été forte mais elle était sans doute inévitable car on n'écrit pas un texte de synthèse à huit ou dix personnes.
- 6 J'ai rapporté cet exemple pour essayer de faire comprendre la manière très différente qu'avaient Furet et Ozouf d'aborder la recherche collective et peut-être d'ailleurs la recherche tout court. Jacques Ozouf, dans la lignée d'un Marc Bloch, s'intéressait de manière pragmatique à l'histoire des gens. J'en veux pour preuve cette formidable enquête auprès des instituteurs qui exigeait de la patience et la création d'un lien avec une multitude d'individus : c'est le modèle des enquêtes collectives fructueuses qui associent un ou des professionnels et des bénévoles qui travaillent dans la direction indiquée pour le seul plaisir de servir la science et, dans ce cas précis, celui de renouer avec son propre passé pour en faire émerger une mémoire collective.
- 7 C'est toujours à la recherche de la mémoire du passé et des comportements collectifs que Jacques Ozouf, en 1977, lance l'enquête « Rouges et Blancs ». Remarquable connaisseur de la carte électorale dont il distinguait évidemment chaque circonscription mais aussi chaque canton, il voulait comprendre le pourquoi de la permanence des votes. Il se plaçait ainsi dans le prolongement des travaux d'André Siegfried et de Paul Bois et souhaitait examiner, ailleurs que dans l'Ouest, quels critères amenaient les électeurs à se montrer si fidèles à une tendance. Il avait distingué une centaine de cantons : des rouges en pays

rouge, des blancs en pays blanc, des rouges en pays blanc, l'inverse bien sûr et des zones frontières, des cantons rouges à côté de cantons blancs. Dans le Midi, en Vendée, au pays basque, dans le nord... au total une douzaine de mini régions avaient été retenues. Des cantons ruraux, sans ville, car l'idée était de remonter dans le temps afin de trouver les origines de la tradition du vote qu'il soit de gauche ou de droite.

- 8 Cette enquête ne s'est jamais terminée et la première raison est évidemment que Jacques Ozouf n'a pas pu en conserver la direction, ce qui montre *a posteriori* combien son rôle avait été central et fédérateur pour *Lire et écrire* et, plus largement, combien une entreprise de ce genre est portée par celui qui l'a conçu. Inutile de revenir sur les longues années pendant lesquelles l'équipe a tenté de continuer la recherche, exemple parfait de ce que peut être la fuite en avant, provoquée par l'accumulation des chiffres et des données, leur traitement statistique et l'illusion que la vérité est toujours un peu plus loin.
- 9 Pour mieux comprendre dans quelle tradition se situait la démarche de Jacques Ozouf, je vais reprendre rapidement l'histoire des enquêtes collectives, leur organisation et ce qu'elles ont apporté à la recherche qui, non seulement me paraît mériter d'être conservé, mais qui me semble même être devenu des principes fondamentaux de la recherche aujourd'hui et de sa pratique, malgré une forte individualisation.
- 10 Il est intéressant, comme l'a fait André Burguière récemment<sup>4</sup>, de faire remonter l'origine des enquêtes collectives à l'époque de la Révolution française, avec la formation du groupe des idéologues sous l'impulsion de Destutt de Tracy<sup>5</sup>. Car il est certain qu'apparaît alors, clairement et pour la première fois, la volonté de trouver un système global et cohérent qui rend compte des phénomènes sociaux. On ne peut manquer de rapprocher cette curiosité nouvelle du transfert de souveraineté qu'opère la Révolution dans le monde politique : à l'histoire des monarques se substitue celle des peuples. Michelet dira cela très bien.
- 11 Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les agents de l'État mais aussi les membres des sociétés savantes et les érudits locaux très sollicités vont faire remonter une masse d'informations sur les prix, la démographie, les modes d'habitation et de propriété, les ouvriers et leurs modes de vie, les récoltes, etc. Ce sont toutes ces informations qui constituent la matière des premières études sur le monde ouvrier réalisées par Charles Dupin dès 1827<sup>6</sup>, puis plus tard par Frédéric Le Play. Ce sont elles qui alimentent la Statistique générale de la France et c'est par ce biais, via déjà les instituteurs, que le recteur Maggiolo lance son enquête sur les signatures au mariage, que reprendront un siècle plus tard Furet et Ozouf.
- 12 Toutes ces données sont donc collectées par une armée de volontaires érudits qui travaillent pour le seul plaisir de servir la science et peut-être quelque chose comme la connaissance de soi-même à l'heure où l'idée républicaine fait son chemin et où l'histoire devient une science. Mais beaucoup de ces données ne donnent lieu à aucune synthèse et par les historiens moins que tout autre.
- 13 Au début du XX<sup>e</sup> siècle les essais de recherche collective se trouvent davantage du côté des sociologues et des ethnologues que des historiens. C'est d'ailleurs à un philosophe, je veux parler d'Henri Berr bien sûr, débordant de projets et passionné d'historiographie, que l'on doit l'intérêt majeur porté par Lucien Febvre et Marc Bloch aux enquêtes collectives. Des enquêtes collectives qu'ils vont mener à bien et dont les règles se mettent en place, sans longues théories, tant il apparaît évident qu'elles sont comme le point d'aboutissement, l'outil idéal enfin trouvé pour répondre à la fois à la quête d'histoire

totale dont les prémices étaient déjà lisibles chez les idéologues, et à l'exigence scientifique plus récemment définie qui veut des sources nombreuses et solides.

- 14 Tout le monde sait que les fondateurs des *Annales* ont privilégié l'étude des structures économiques et des mouvements sociaux qu'ils considéraient comme déterminants dans le déroulement de l'histoire des hommes, influencés déjà par la pensée marxiste mais tout en conservant une certaine distance. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, cette distance prudente est moins présente, emportée par la vague de l'histoire quantitative et/ou sérielle, structurée par des modèles mathématiques qui menacent de faire croire à l'avènement d'une histoire scientifique et objective. Et ce d'autant plus que la recherche, dans les années cinquante, est portée par une nouvelle vague de chercheurs, tous professionnels cette fois et membres des nouveaux laboratoires qui viennent de naître, selon le modèle des laboratoires de sciences. Le quantitatif à tout va, en histoire, montre assez vite ses limites et les chercheurs l'associent, dès les années soixante, à l'histoire des mentalités et à l'anthropologie redécouverte, à la notion de complexité pour appréhender les évolutions de la société et son histoire. Ils ouvrent ainsi la voie aux dernières grandes enquêtes collectives, au sens strict du terme, alors même que toutes les conditions sont réunies pour qu'elles s'épuisent : apogée et chant du cygne.
- 15 C'est le mode de fonctionnement des enquêtes collectives qui est ici en cause mais il ne faudrait pas, sous prétexte d'en constater les insuffisances, en oublier les apports.
- 16 Dans l'Entre-deux guerres, Lucien Febvre et Marc Bloch, autour des *Annales*, constituent un réseau de chercheurs, largement bénévoles et plus ou moins impliqués, qu'ils recrutent dans le milieu enseignant, universitaires ou professeurs de lycée. Comme les membres des sociétés savantes avant eux, les enseignants participent à ces recherches pour le plaisir d'y participer et de contribuer ainsi à une œuvre scientifique. L'originalité de ce réseau c'est qu'il ne se limite pas à la France mais s'étend à l'Europe et notamment à l'Europe du Nord avec l'enquête sur les parcelles et les cadastres. Le dialogue avec les enseignants étrangers se noue à ce moment-là et pour longtemps ; les successeurs de Febvre et Bloch le maintiendront et même le développeront, notamment du côté de l'Italie et de la Pologne. Les enquêtes collectives et le point de vue comparatiste qui en est une des exigences fondamentales sont bien à l'origine de cette ouverture sur le monde de la problématique historique, plus que jamais d'actualité aujourd'hui quoique sous des formes assez différentes.
- 17 Marc Bloch, à petites touches et de manière plus pragmatique que théorique, a défini les enquêtes collectives et leurs exigences : elles doivent être interdisciplinaires, comparatistes à l'échelle régionale ou nationale, explorer de nouveaux types de sources, écrites ou matérielles. Cette façon de désigner à la curiosité des chercheurs tous les types de sources comme étant susceptibles d'être exploités, est sans doute un des apports les plus féconds des fondateurs des *Annales*. Comment ne pas songer aux multiples travaux individuels qui, quelques années plus tard, vont renouveler complètement notre manière d'approcher l'histoire : la démographie historique avec Pierre Goubert, le climat avec Emmanuel Le Roy Ladurie, les monuments aux morts de Maurice Agulhon, les travaux d'Alain Corbin et tant d'autres... Plus largement toutes les traces de l'activité des hommes deviennent des sources à interroger, à rassembler, à comparer.
- 18 Dans les années quatre-vingt, la recherche évolue encore pour devenir à la fois collective et individuelle : il y a toujours une ou plusieurs personnes pour diriger les travaux, mais chaque collaborateur est en charge d'une partie qu'il explore et qu'il rédige. Apparaissent alors de vastes entreprises éditoriales qui sont aussi une nouvelle manière de présenter la

recherche, ainsi en est-il de l' *Histoire de la France rurale* dirigée par Georges Duby et Armand Wallon, puis de l' *Histoire de la France urbaine*, et enfin *religieuse* ; sans oublier bien sûr les *Lieux de mémoires* de Pierre Nora<sup>7</sup>, emblématique de ce genre de travaux qui mobilisent des dizaines de chercheurs et constituent autant de sommes sur l'état de la recherche à un moment donné. Plus récemment c'est la grande vogue des dictionnaires que l'on peut désigner comme le dernier avatar de la recherche collective : *Dictionnaire critique de la Révolution française*, *Dictionnaire des intellectuels français*, *Dictionnaire critique de la République*<sup>8</sup>...

- 19 Cette évolution, donc, de la recherche collective vers une pratique qui ménage à la fois la communauté et l'individu, s'inscrit, me semble-t-il, dans sa pratique même. Comme je l'ai déjà dit, au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles, les érudits sollicités travaillaient gratuitement, pour le plaisir de servir la science. Dans l'entre-deux-guerres, les universitaires et les enseignants prennent le relais. Pour les étrangers, qui travaillent sur leur propre pays dans un but comparatif, l'issue normale est la publication d'un livre ou d'un article ; pour les enseignants français, il est clair dès le départ qu'ils ne travaillent pas pour eux mais participent à une œuvre scientifique dont la synthèse sera faite par celui qui a initié la recherche.
- 20 Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, tout change. La recherche en sciences humaines est complètement réorganisée sur le modèle des sciences physiques et de jeunes chercheurs sont engagés. La recherche devient un métier : jusqu'à la fin des années soixante-dix le modèle fonctionne plutôt bien, avec pour les enquêtes collectives, des directeurs et des collaborateurs en train de faire leur thèse et des vacataires heureux de trouver un job intéressant. Pour les premières enquêtes comme « Villages désertés » au début des années soixante, la conscience de participer à une œuvre collective, sur des bases scientifiques, au sein d'une équipe soudée, fait que la question de la signature ne se pose pas, le travail d'équipe débouche sur un ouvrage collectif. Mais les étudiants passent leur thèse et les vacataires prennent de l'âge : l'effacement de l'individu devant l'œuvre collective ne pouvait pas durer, face aux impératifs de carrière et au souci légitime de la reconnaissance de son propre travail. Souci d'autant plus légitime que pour être reconnu, le chercheur doit publier sous son nom le résultat de ses travaux.
- 21 C'était un des aspects utopiques des enquêtes collectives que de vouloir faire travailler ensemble des professionnels dans l'oubli de leur carrière individuelle, alors même qu'elle exige d'eux qu'ils se fassent connaître. Les enquêtes collectives, modèle années soixante/soixante-dix appartiennent donc indiscutablement au passé – même si l'on a pu y rencontrer des chercheurs heureux – j'en fus. En revanche, la recherche collective conçue comme la mise en perspective de connaissances diverses pour construire un objet commun, comme ceux évoqués plus haut, me semble un prolongement très fécond des enquêtes collectives. Peut-être même plus qu'un prolongement, un aboutissement, car on retrouve dans ces entreprises l'essentiel de ce par quoi les enquêtes collectives ont enrichi la manière de faire de l'histoire : le travail mis en commun, dans une optique pluridisciplinaire et comparative.
- 22 Il est un dernier point que les enquêtes collectives, en privilégiant l'histoire des activités et des comportements humains dans une optique comparatiste, ont durablement modifié, c'est la manière de concevoir l'histoire. Le va-et-vient entre l'interprétation du passé et du présent, en lieu et place d'un déroulement linéaire de l'histoire, avait été une préoccupation novatrice de la part des fondateurs des *Annales* et de la plupart des historiens après eux. Elle est devenue une évidence pour tous, et il me semble que l'ultime

stade de cette évidence – sorte d’acmé du dialogue fructueux entre le passé et le présent, entre l’histoire et l’actualité – c’est la rencontre de l’historien et du journalisme dont Jacques Ozouf fut aussi un des premiers acteurs.

- 23 Les enquêtes collectives avaient bien des aspects utopiques et peu praticables à long terme, il n’empêche que comme beaucoup d’utopies, elles ont été très fécondes.
- 

## NOTES

1. « Pour une histoire de la recherche collective en sciences sociales », *Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, n° 36, octobre 2005.
  2. École Pratique des Hautes Études, VI<sup>e</sup> section qui devient en 1975 École des Hautes Études en Sciences Sociales.
  3. Yvan Illich, *Une société sans école*, Paris, Seuil, 1971.
  4. *Cahiers du CRH*, n° 36, octobre 2005, p. 65.
  5. Destutt de Tracy, *Quels sont les moyens de fonder la morale chez un peuple*, Paris, H. Agasse, 1798.
  6. Baron Charles Dupin, *Forces productives et commerciales de la France*, Paris, Bachelier, 1827.
  7. Pierre Nora, *Les lieux de mémoires*, Paris, Gallimard, 1984-1992; Georges Duby et Armand Wallon, *Histoire de la France rurale*, Paris, Le Seuil, 1976-1977 ; Georges Duby, *Histoire de la France urbaine*, Paris, Le Seuil, 1980-1985 ; Jacques Le Goff et René Rémond, *Histoire de la France religieuse*, Paris, Le Seuil, 1988-1992.
  8. François Furet et Mona Ozouf, *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion, 1988 ; Jacques Julliard et Michel Winock, *Dictionnaire des intellectuels français*, Paris, Le Seuil, 2002 ; Vincent Duclert et Christophe Prochasson, *Dictionnaire critique de la République*, Paris, Flammarion, 2002.
- 

## AUTEUR

MARIE-LAURENCE NETTER

EHESS/CRH